

fait sur un cœur espagnol, mais je ne pensais pas que cet effet pût effacer les rides, dissiper les glaces de l'âge et ranimer la vie. Eh bien ! ce miracle je l'ai vu. La vieille, qui avait commencé ses passes le front humilié, les larmes aux yeux, la tête basse, petit à petit se redressa, s'affermir sur ses jambes ; sa taille se cambra, et, l'excitation de la musique continuant, elle oublia tout-à-fait qu'elle était là en victime ; elle se crut rajeunie de cinquante ans, et bientôt, aux yeux de tous, elle le fut en effet. Tout le monde reconnut qu'elle avait été une excellente danseuse.

Quant à son danseur, il faut dire en sa faveur qu'il traitait sa danseuse avec la même galanterie sérieuse, les mêmes petits soins que si elle eût eu vingt ans. Il dansait bien aussi, je n'ai pas vu un Espagnol mal danser, mais il était loin de l'autre. Le cercle jugea donc qu'elle n'avait pas un partenaire digne d'elle et demanda que le premier reprit sa place. Alors l'exécution ne laissa rien à désirer.

La cousine, très-fièrre de son œuvre, courait le voisinage pour y chercher ses parentes et ses amies, afin qu'elles prissent part au divertissement. Bientôt la salle fut si pleine, qu'il restait à peine aux danseurs l'espace nécessaire.

Ceci durait depuis près d'une heure. La pauvre vieille, fatiguée, avait plusieurs fois voulu cesser, mais la foule la forçait à continuer ; enfin, quand on vit qu'exténuée elle allait tomber, on lui permit de s'asseoir.

Depuis un instant, une de ces femmes allait de chaise en chaise, et toutes les autres chuchotaient entr'elles. Je voyais bien que l'on complotait, mais quoi ? Je ne le sus que trop tôt. Une jeune femme, la moins laide du cercle, vint à moi et me dit qu'au nom de toute la compagnie elle venait m'inviter à danser avec elle, et

une exclamation de la société entière, m'annonça que c'était, en effet, le vœu général. Je compris alors le motif de ces allées et venues, et de l'affluence des voisins : on avait annoncé que, non-seulement la vieille, mais le Français danseraient : j'étais sur le programme, je devais figurer dans la représentation.

Franchement, je ne pouvais accepter cette position : et ce que j'aurais accordé au caprice soudain d'une femme, je devais le refuser à l'exigence d'un public. Je déclarai à la dame que je ne dansais plus depuis longtemps, et que je regrettais de ne pas pouvoir profiter de sa politesse.

Au même instant je vois toutes ces commères lui faire des signes pour qu'elle insiste. Obéissant à cette invitation, elle me prend la main et veut m'emmener : je résiste. Aussitôt ces femmes se mettent à crier qu'il faut que je danse et à exciter la dame, vigoureuse gail-larde, à m'entraîner, et trois ou quatre autres se lèvent pour l'y aider ; quelques hommes même paraissent vouloir se mettre de la partie. Les choses se gâtaient.

La cousine commença à s'apercevoir qu'on avait été trop loin : j'avais froncé le sourcil en voyant les hommes s'en mêler, mais je n'en étais point fâché, cela me mettait à l'aise : je ne pouvais point lutter à coups de poing avec des femmes ; contre des hommes, on se défend comme on peut, et j'avais déjà saisi une chaise. En dame de maison, la cousine éleva donc la voix et ordonna aux hommes de se rasseoir. Elle fut immédiatement obéie. Elle fit ensuite la même injonction aux femmes ; puis, s'approchant de moi, elle me dit que c'est avec elle que je danserais, que je suis chez elle et que je ne peux pas la refuser.

Si elle avait commencé ainsi, je l'aurais fait certainement : maintenant il n'y avait plus moyen. Je refusai

de nouveau et très-sèchement. Les clameurs recommencèrent : femmes et hommes se levèrent à la fois, m'entourèrent d'une manière qui ressemblait fort à la menace ; mais je me serais fait plutôt tuer mille fois que de céder.

Je ne sais pas comment ceci allait finir, quand Parès, qui était absent pour les affaires de la poste, rentra. Mis au fait de la cause du débat, il y vit, car il était plus civilisé que les autres, une atteinte à l'hospitalité ; il apostropha sévèrement sa cousine et les autres femmes, et il se mettait en devoir de jeter tous les hommes à la porte si je ne l'eusse prié de n'en rien faire, en lui disant que je considérais tout ceci comme une plaisanterie.

Sur un signe que je fis aux deux aveugles, ils recommencèrent à chanter. On se rassit pour les écouter et l'on ne pensa plus à la danse. Jamais bal ne m'avait causé tant d'émotions diverses.



CHAPITRE XXVIII.

Suite de Santa-Pola.— La mule tuée.— Le procès.— Les adieux.

Je commençais à en avoir assez de la maison Parès; comme cinq heures approchaient, je pris ce prétexte pour quitter cette bruyante compagnie qui, d'ailleurs, me prouvait que, si on est paresseux en Espagne, on y sait amuser sa paresse. Ce n'est pas là le *far-niente* d'Italie. Ici, on ne veut pas non plus travailler, mais en ne travaillant pas, on aime à faire ou tout au moins à voir quelque chose.

En quittant un tumulte, je retombai dans un autre. A peine avais-je tourné la rue, que j'entends des cris: la foule, courant à la débandade, se précipitait dans les ruelles ou dans les maisons ouvertes. Je ne pouvais deviner ce qui causait ce désordre, quand j'appris que le malheureux taureau, qu'on n'avait cessé de harceler depuis le matin, ayant cette fois rompu ses liens, avait, profitant de sa liberté, commencé par éventrer une mule

attelée à une charrette, puis renversé deux hommes, dont l'un était grièvement blessé. Il continuait, en ce moment, le cours de ses exploits.

Peu soucieux d'y figurer, je me mis à courir comme les autres, non après la bête, mais aussi loin d'elle que mes jambes me le permirent. Ce qui me consolait dans ma retraite assez peu héroïque, c'est que mes vaillants capitaines, si fiers tant qu'ils tenaient la corde, détalaienent encore plus vite que moi. Heureusement que l'animal, allant toujours devant lui, enfila une rue qui conduisait dans la campagne, où je le vis se perdre dans un nuage de poussière. J'ignore si les propriétaires le rejoignirent à temps pour donner le spectacle annoncé: s'il fut digne du prologue, il devait être piquant.

Quand j'entrai chez le vice-consul, j'y trouvai le capitaine en grande discussion avec un muletier et un autre individu, que je sus être l'un des maîtres du taureau. A quelques pas était la mule éventrée, qui avait rendu le dernier soupir; la malheureuse était justement attelée à ce *poco d'uwa* qui, depuis deux jours, me causait tant d'ennui et qui, je le prévis, allait m'en causer encore. La charrette avait été renversée et le raisin, qu'on avait placé dans des corbeilles, était fort endommagé. Le capitaine voulait s'en faire rembourser le prix par le muletier qui, selon lui, n'avait pas su ranger sa mule; en d'autres termes, qui avait mieux aimé voir la bête éventrée que de l'être lui-même. Celui-ci s'en prenait au toréador, à qui il voulait faire payer à la fois sa mule, sa charrette, le raisin et son *incomodo*, c'est-à-dire la peur qu'il avait eue.

Quoique cinq heures fussent sonnées, parler de départ au milieu d'une discussion si animée, c'était parler à la tempête: j'attendis donc qu'elle fut terminée, et je me mis à causer avec don Ramon, qui m'étonna par la

justesse de son esprit. Il se plaignait de son gouvernement, ou plutôt de l'absence de gouvernement, car, personnellement, il paraissait fort attaché à la reine. Il connaissait très-bien l'histoire de son pays, mais, n'ayant jamais été plus loin qu'Alicante, il était sur tout le reste d'une simplicité étonnante. Il se désolait de n'avoir pas de livres à sa disposition, et il reçut comme un grand présent deux petits volumes que je lui offris.

Nous parlâmes ensuite des produits du pays : il en vantait beaucoup le vin ; il voulut me faire goûter le sien, et il fut en tirer à un des tonneaux destinés au débit. Ce vin, comme celui que j'avais bu à Alicante, était fort en couleur, assez clair, pas sucré et ressemblant au vin de Provence. Il était agréable quand on le coupait avec de l'eau. Quoiqu'il soit fort bon marché, j'ai remarqué que les habitants en buvaient peu, et qu'à chaque repas ils en consommaient à peine deux petits verres. Quant aux vins fins ou doux, je n'en ai vu servir nulle part. La liqueur de régal était du rhum : on préfère l'eau-de-vie de France, mais elle est trop chère pour les petites bourses.

On n'a pas ici le luxe de l'argenterie ; je n'ai aperçu chez le vice-consul, quoiqu'il passât pour riche, que des couverts d'étain et de fer ; chez Parès, les cuillères étaient de bois : quant aux fourchettes, il n'y en avait pas.

Un homme de haute taille, la badine à la main, entra en ce moment d'un air dégagé. Don Ramon l'introduisit immédiatement dans la chambre de sa femme, puis en sortit, en me disant que c'était le médecin. Je ne sais si je rêvais *fantago*, mais je l'aurais pris pour un maître de danse.

Après lui parut un jeune garçon d'environ dix-huit ans, qui me salua par mon nom, en me parlant français sans aucun accent. Je le crus Français, mais il était

d'Alicante. Cordonnier de son état, il avait été, lui aussi, élevé à Alger, où il comptait retourner bientôt. Comme Valerino, il était venu en Espagne pour y voir ses parents. Il ajouta qu'il s'y ennuyait beaucoup, parce qu'il était accoutumé à la vie française et qu'il gagnait plus à Alger que chez lui. C'était accidentellement et pour y faire quelques paires de bottes qu'il se trouvait à Santa-Pola. S'il ne m'avait pas dit qu'il était simple ouvrier, je l'aurais traité de caballero : il était bien mis et avait tout-à-fait l'air d'un fils de famille. C'était le troisième de ces enfants de l'Algérie que je rencontrais; il doit donc en exister un certain nombre en Espagne. Ce sont des missionnaires y prêchant notre système administratif : tous le préfèrent au leur, et sont véritablement plus Français qu'Espagnols.

La discussion au sujet des raisins et de la mule continuait toujours; elle s'était même fort envenimée : on en était aux gros mots et les coups allaient suivre, car le couteau n'est jamais loin de la main en ce pays. Le vice-consul crut devoir intervenir : il parla raison, et l'on commençait à s'entendre quand arriva un individu qu'on me dit être avocat. A cette annonce, je perdis courage, je vis surgir deux procès au moins et mon voyage me parut indéfiniment ajourné. Désespéré, je quitte la maison et me sauve sur la plage, où, à défaut d'autre consolation, j'espérais trouver la solitude.

Il est cinq heures et demie : je suis assis sur une pierre. Devant moi sont quatre bateaux en réparation; la mer qui est en face, à cent pas, est calme; le vent vient du large. Des nuages se montrent. A gauche, à une ou deux lieues, est une île ou un promontoire hérissé de roches. A droite, dans le lointain, une chaîne de montagnes élevées, dont la cime se perd dans la brume.

Derrière moi est le fort carré, sans soldats ni canons, dont j'ai parlé; derrière le fort, Santa-Pola avec ses maisons plates et basses: j'y distingue deux toits. Je croyais que, dans toute la ville, l'église seule avait le sien. Dans la campagne, quelques petits champs sont cultivés, mais la récolte est faite, je ne vois pas la moindre trace de verdure. Dans un de ces champs sont deux mulets tirant une herse.

Parmi les nombreux bâtiments en rade, je cherche à distinguer le *San-Antonio*, ce marcheur par excellence, ce vaisseau-amiral de Santa-Pola, mais je ne puis, à cause de la distance, lire le nom sur la poupe.

La roche sur laquelle je suis assis est une sorte de brèche rougeâtre, mélangée de coquilles. D'autres blocs sont d'une craie grise et dure, incrustée de silex.

Je vois approcher deux femmes et un enfant; je reconnais l'Espagnole, sa mère et son fils; elles viennent aussi sur la plage s'informer si le vent est bon pour gagner Oran. Elles m'ont aperçu et se dirigent vers moi. J'entre en conversation avec la mère. Pendant ce temps, la jeune femme s'assied derrière moi sur le rocher où je suis, afin que mon dos lui serve de dossier, et là elle s'étale et se dorlote comme si j'y avais été mis à cette fin. Je n'avais pas l'intention d'y rester bien longtemps: j'espérais donc qu'elle ne tarderait pas à continuer sa promenade, mais j'entends la maman lui conseiller, si elle était fatiguée, de dormir un petit somme, ce qu'elle se mit en devoir de faire. Heureusement qu'elle trouva que j'étais un mauvais oreiller, car, cinq minutes après, elle se leva pour gagner la grève. Dès qu'elle fut partie, dans la crainte qu'il ne lui prit fantaisie de revenir, je m'empressai de retourner en ville.

Je rencontrai le beau-frère du vice-consul, qui me dit que l'affaire du raisin s'arrangerait, qu'on partirait dans

la soirée et qu'il viendrait me prévenir à la poste, où l'on m'attendait pour dîner. J'y courus, croyant trouver la table mise, mais nous n'en étions pas encore là. Je remarquai seulement dans la salle deux petits quadrupèdes noirs à oreilles blanches qui rongeaient paisiblement des débris de pommes de terre. Je les prenais pour une variété de ce qu'on nomme en France *cochons d'Inde* ou goret, animaux qui faisaient, il y a quelques trente ans, la joie des enfants et le désespoir des parents; mais je reconnus à leurs longues oreilles que c'étaient des lapins d'une petite et charmante espèce, et que j'aurais certainement achetés si j'avais pu les envoyer en France. Je m'intéressais à ces jolies bêtes de la mine la plus espiègle, lorsque je vis la cousine et sa servante s'en saisir et, avant même que j'eusse eu le temps de réclamer, ils avaient la gorge coupée. Hélas! mon arrivée avait été le signal du sacrifice: c'était là le dîner qui m'attendait. Bientôt dépouillés de leur peau, ils furent, comme les poulets de la veille, taillés, déchiquetés et jetés dans la marmite.

Ému du sort de ces innocentes créatures, je me promis bien de n'y pas toucher, et d'autant moins que les dents de la vieille, aidant au couteau, avaient fait ici une partie de la besogne, et qu'elles étaient beaucoup moins blanches que celles de la cousine. Sous prétexte qu'on allait venir me chercher pour partir, je dis que je ne pouvais attendre le dîner et je demandai quelque chose de froid. On me présenta de ce même stokfiche qui servait de dessert et un autre poisson fumé qui pouvait être du saumon: leur odeur était telle que je n'y pus goûter. Je les laissai donc là, ne comprenant pas comment, au bord de cette Méditerranée qui produit de si bon poisson, on en fut réduit au saumon du Nord et à la morue de Terre-Neuve.

Je me dédommageai sur des pêches, des amandes et de très-beau raisin, dont on m'apporta un grand plat avec du pain très-blanc et fort bon.

Dans ce moment rentra l'Espagnole avec son mari. Il eût été difficile de rencontrer un plus beau couple; dans leur pauvreté, ils paraissaient heureux par leur affection et leur confiance réciproques. Arrivée sur la grève, la femme avait baigné son enfant; puis la limpidité de l'eau l'avait engagée à se baigner elle-même; elle revenait donc bien reposée et bien rafraîchie, faisant porter par son mari tout le superflu de sa toilette, dont il ne lui restait que sa chemise et une jupe. C'était véritablement l'enfant de la nature, et je ne me lassais pas d'admirer sa douceur, son amour pour les siens, sa gaîté imperturbable et cette innocence qui la défendait mieux qu'un triple vêtement. Mon dessert de fruits parut attirer son attention. Je l'invitai à se mettre à table, ce qu'elle accepta immédiatement, prenant au plat, buvant dans mon verre quand elle avait soif et y faisant boire son enfant. Pendant ce temps, deux à trois fillettes, autant de petits garçons, étaient couchés à terre à quelques pas de la table, non pour quêter à manger, ce n'étaient pas des mendiants, mais pour regarder l'étranger. Tous jolis et bien faits, ils se groupaient dans toutes les positions: on aurait cru voir une nichée d'amours.

J'avais mangé les pêches avant l'arrivée de ma convive: il n'en restait qu'une, je la lui offris. Elle en coupa un morceau avec ses dents, le donna à son petit, en offrit à sa mère une seconde bouchée détachée de même, en mangea deux et me présenta le reste avec une candeur parfaite, bien convaincue qu'elle avait fait la chose la plus convenable du monde.

L'instant du départ approchant, c'était aussi celui de

satisfaire mon hôte, et comme je n'avais pas fait prix avec lui et qu'il avait mis pour moi sa maison sens dessus-dessous, je m'attendais à un règlement de comptes assez rude, très-disposé, d'ailleurs, à tout payer sans réclamation. Je fus donc le trouver, en le priant de me dire ce que je lui devais. Il parut fort étonné de ma question et il me répondit que je ne devais rien. J'avoue que cette réponse me contraria plus que s'il m'avait demandé quatre fois plus que ma dépense. Je lui fis observer que je ne pouvais pas avoir été à sa charge pendant deux jours sans le rembourser au moins de ses avances. Il me dit que j'étais chez son cousin Valerino, qui m'avait envoyé à lui pour me loger et me nourrir, qu'il ne pouvait rien recevoir. J'insistai, mais il ne voulut pas en démordre. Je me rappelai alors que le conducteur à qui j'avais voulu donner la veille la gratification d'usage, l'avait également refusée.

Je dis à Parès que, s'il n'acceptait rien pour lui, il ne pouvait m'empêcher de faire un présent à sa cousine et à sa vieille camériste, et je lui donnai vingt francs. Il prétendit que c'était beaucoup trop et il voulut m'en rendre quinze, qu'à mon tour je n'acceptai pas. Je croyais avoir gagné mon procès : je me trompais ; je m'aperçus plus tard qu'à mes provisions, qu'il était parvenu à conserver saines en les suspendant dans un courant d'air, il avait ajouté du vin et du pain en abondance, lequel fut très-utile, comme on le verra, à moi et à l'équipage.

Ce Parès était un petit homme d'environ vingt-cinq ans, d'une vivacité extrême, bien fait, intelligent, ayant reçu une certaine instruction, car il tenait fort nettement les comptes et les écritures de la poste, qu'il mit quelque orgueil à me faire voir. Il n'était commis du bureau que par intérim et pour remplacer son oncle,

le père de Valerino ; c'était lui qui occupait l'emploi de courrier en chef, l'autre n'était que son second. Il paraissait à son aise et il exerçait une assez grande influence sur les gens du pays et sur les capitaines eux-mêmes.

A sa place de courrier, il joignait, je crois, celle d'adjoint ou de magistrat de sûreté, car le premier soir il était sorti en me disant qu'il allait s'assurer si tout était en ordre dans la ville.

L'heure s'avavançait et rien encore n'annonçait celle du départ. J'avais envoyé voir sur la rade : aucun bâtiment n'appareillait. Je recommençais à maudire l'*uva* et le capitaine. Pour prendre patience, j'en revins à mon journal.

Tandis que j'écrivais, assis au bureau de Parès, on avait dressé la table. Les convives étaient ceux du matin et deux autres que je n'avais pas encore vus. Ces hommes semblaient ivres et je me félicitais de n'être plus de leur couvert. Parès et sa cousine avaient probablement prévu ce qui s'y passerait, car ils ne s'y mirent pas non plus. Après avoir causé d'abord assez convenablement, nos marins commencèrent à s'égayer bruyamment en frappant sur la nappe et en se disputant, non sérieusement, mais, ainsi que des écoliers en goguette, la viande, le vin, les fruits ; enfin leur diner devint une sorte de pillage où chacun se plaisait à arracher la portion de l'autre, et tout ceci accompagné de longs éclats de rire, de cris, de chants. Il n'y avait rien de mal dans ce qu'ils faisaient : ils ne se battaient ni ne s'injuriaient ; ils avaient même l'air d'être les meilleurs amis du monde, mais ils se conduisaient absolument comme auraient fait des enfants : ce qui contrastait singulièrement avec leur taille et leur fière mine.

Les femmes qui n'avaient pas voulu se mettre à table, ne paraissaient pas mécontentes de cette scène; c'était pour elles un nouveau spectacle qui excitait leurs éclats de rire. A chaque niche qu'un des dîneurs faisait au voisin, elles applaudissaient en l'encourageant à recommencer. Parès, sans se mêler à leurs jeux, riait comme les autres. J'étais toujours convaincu qu'ils étaient ivres : je le lui dis. Il prétendit qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils n'avaient bu que le peu de rhum qu'on s'était partagé le matin, et que la cruche de vin qui était sur la table était encore pleine; que c'étaient des marins heureux d'être à terre et de se retrouver après une longue séparation, qu'il fallait bien leur passer quelque chose. Je crois que Parès avait raison : les têtes méridionales se grisent au choc des paroles comme chez nous on le fait au choc des verres.

Il semblait que les moustiques eussent senti que j'allais leur échapper : ils n'attendaient pas, pour me tourmenter, que la nuit fut venue ; ceci, joint à l'agacement que me causait ce bruit de voix et de rires incessants, que, faute de comprendre, je ne pouvais partager, commençait à me fatiguer beaucoup. Le messager ne paraissant pas, je cherchais un prétexte poli de prendre congé de mon hôte ; mais voilà qu'une musique de tambour et de flageolet, qu'accompagnait la foule, me coupe le passage, en entrant dans la salle. Les jeux, que les convives avaient cessé pour jouir de cette agréable harmonie, recommencent de plus belle. On se prépare de nouveau à danser. Craignant que l'envie ne leur revint de me mettre de leur ballet, je cherchais à gagner la porte, abandonnant mon bagage à la garde de Dieu : mais je n'y pouvais réussir, lorsqu'au-dessus de toutes les têtes, j'aperçus, comme une étoile de salut, le chapeau pointu du factotum. Il

arrive jusqu'à moi, non sans difficulté, et me dit qu'il vient chercher mes effets. Je m'empresse de les lui montrer; je donne une poignée de main à Parès, j'embrasse sa cousine, l'Espagnole, sa mère, son enfant, le mari et une demi-douzaine de capitaines, et trouvant enfin une issue, je m'enfuis au plus vite, laissant mon porteur s'en tirer comme il pourrait.

Chez le vice-consul, je trouvai les choses bien moins avancées que je ne pensais. Pour remplacer le fruit endommagé par le taureau, le capitaine en avait envoyé chercher d'autre: on attendait encore *un poco d'uva*; le capitaine était allé au-devant, me dit Parès, et il ne pouvait tarder.

Me voici donc en faction, examinant dans une demi-obscurité, car la nuit approchait, toutes les charrettes que j'entendais. Enfin on vient me dire qu'on la voyait et qu'elle se dirigeait vers la plage. Justement, le chapeau pointu arrivait avec mon bagage; je dis adieu au vice-consul qui me témoigne son déplaisir de n'avoir pu m'accueillir mieux. Je le remercie de sa bonne volonté; je lui souhaite plus de bonheur et le prompt rétablissement de sa femme, et nous nous quittons presqu'attendris.

Pour rendre justice à ces Espagnols, si brutaux au premier abord, je dirai qu'il faut peu de temps pour qu'ils vous comprennent, vous aiment et vous regrettent.

Je suis mon porteur et nous voilà bientôt près d'un petit môle qui sert de point d'embarquement; j'y trouve le seigneur Rodriguez, c'est le nom de mon capitaine, entouré de paniers de raisin, qu'on chargeait dans deux canots pour les conduire à bord. Son équipage, composé de six matelots et de deux mousses, travaillait activement à cet embarquement, que rendait facile une mer tout unie.

En causant, je lui dis par manière de conversation que le raisin avait manqué en France comme en Algérie, qu'il y était fort cher, et que je ne doutais pas qu'il n'y vendit fort bien le sien. C'était là, je pense, des paroles oiseuses s'il en fût, et pourtant j'aurais bien fait de les garder pour moi. On en verra bientôt la raison.

A l'aide d'un reste de jour, je considère la figure des matelots; elle ne participait pas de celle de leur chef; j'ai rarement vu des mines plus refrognées et moins rassurantes. Mon grand diable de porteur, tout affreux qu'il est, semble beau à côté. Quand l'Espagnol est laid, il l'est bien; mais ceux-ci eussent-ils eu des faces plus atroces encore, m'eût-on même assuré que c'étaient de vrais forbans et des coupeurs de bourses, je ne serais pas resté une heure de plus à Santa-Pola, tant le bruit, l'uva et les mosquitos m'y avaient fait faire de mauvais sang.

Une femme et un enfant étaient assis sur le môle avec un paquet. Je pensai qu'ils allaient s'embarquer avec nous: c'était un autre sujet de contrariété, car il aurait fallu un lit à la femme, et l'on m'avait dit qu'il n'y en avait que deux, celui du capitaine et celui du second. C'était une fausse alerte, et quand, pour gagner le bord, je pris place dans le canot, la femme n'y vint pas.

Je donnai cinq francs au factotum, ce qui lui parut magnifique, car il s'humanisa jusqu'à m'offrir la main. Enfin nous quittons le môle où cette espèce de quai qui tient lieu de cale d'embarquement, et je dis adieu à Santa-Pola.

Quand nous entrâmes dans la flottille des bâtiments à l'ancre, je me mis à guêter le *San-Antonio*. Je le cherchais toujours parmi les plus gros, mais ces gros

nous les laissions derrière. Il n'en restait plus qu'un : l'espoir était faible, et je le perdis tout-à-fait quand nous le dépassâmes aussi. Enfin, parmi les petits, je pensais que nous allions accoster le moins exigu. En ceci je m'abusais encore : le fameux *San-Antonio*, ce premier marcheur du port, était une vraie coquille de noix, et je jugeai à l'apparence qu'il pouvait jauger quarante tonneaux. Je me trompais de peu, il en jaugait trente-cinq ; c'était léger pour un tel voyage. Je me consolai en disant que les navires avec lesquels Christophe Colomb avait découvert l'Amérique n'étaient pas beaucoup plus grands.



CHAPITRE XXIX.

Départ de Santa-Pola. — Le *San-Antonio*, sa cargaison et son équipage.

J'avais pris mon parti sur l'exiguité du navire. Il était neuf, comme on me l'avait annoncé, et bien coupé pour la marche : c'était une de ces embarcations faites pour se sauver d'une chasse et pour la donner au besoin. A tort ou à raison, ces balancelles espagnoles passent pour faire plus d'un métier, et la contrebande qui inonde le pays indiquerait assez qu'il y a quelque chose de vrai dans cet on-dit. Quoiqu'il en soit, j'étais fort satisfait de la gentillesse du navire et des garanties qu'il offrait, mais ma satisfaction fut courte : quand je voulus y mettre le pied, je n'en trouvai pas la place et je restai la jambe en l'air, me demandant par quel procédé on pourrait manœuvrer dans un pareil fouillis. Le pauvre petit *San-Antonio*, courbé sous le faix, ressemblait à ce bourriquet conduisant au moulin un sac deux fois plus gros que lui. Il faisait peine à

voir, autant que le voir était possible. Enterré comme il était sous cet amas de marchandises, le pont avait entièrement disparu et je ne pus qu'embrasser une barrique pour arriver à un ballot, sur lequel je me dressai afin de m'orienter.

Heureusement qu'un ciel resplendissant d'étoiles permettait de s'y reconnaître. Ce qui me frappa d'abord fut, au milieu du navire, une pyramide de paillassons et de ces paniers flexibles qu'on appelle *sporte*, s'élevant jusqu'au sixième du mât, devenu leur point d'appui. Cette pyramide était elle-même flanquée de barriques de vin, sur lesquelles étaient de larges corbeilles contenant chacune de vingt-cinq à cinquante kilogrammes de raisin, maintenues par des bottes d'oignons, des sacs de je ne sais quoi et bon nombre de pastèques et de melons. Le reste du chargement, placé sous le pont, se composait aussi de vins en fûts et de quelques caisses. Au total, notre bateau de trente-cinq tonneaux en portait bien le double, ce qui enchantait le capitaine un peu plus que moi, et même que le second, vieux matelot, qui secouait la tête d'une manière peu rassurante en procédant à l'arrimage.

Toujours perché sur mon ballot, piédestal assez peu solide en raison de sa forme ronde, je ne savais de quel côté me diriger, lorsque le capitaine, voyant mon embarras, trouva moyen de loger dans la cale quelques paniers de raisin; alors je pus gagner le tas de paillassons et m'y étendre. Il fit ensuite réunir et aligner les barriques trop espacées et empiler les melons, de façon qu'un espace d'environ deux mètres de long sur un de large s'ouvrit devant moi: la promenade ne me serait donc pas interdite. C'était une grande consolation. Ces arrangements terminés, je pensais qu'il allait faire lever l'ancre, lorsque je vis le canot retourner à terre.

Je lui demandai si l'on avait oublié quelque chose? Il hésitait à me répondre; enfin il s'y décida, et je restai stupéfait quand j'entendis répéter encore une fois ces mots qui, depuis deux jours, me poursuivaient comme un cauchemar : *un poco d'uva*.

Ici, je n'avais à accuser que moi-même; j'étais la cause de ce nouveau retard. Séduit par ce que j'avais si imprudemment avancé, du bon prix du raisin à Alger, l'insatiable capitaine, marchand avant tout, n'avait pu résister à l'envie d'en avoir un peu plus, et c'était pour lui faire place et non pour moi qu'il avait déblayé ce coin du pont. Adieu ma promenade!

J'étais si exaspéré contre l'*uva* que je ne voulus pas le voir arriver; je dis à mon hôte que j'allais me coucher, en le priant de m'indiquer l'entrée de la chambre, qu'à travers tant d'obstacles je n'avais pu encore découvrir. Il me la montra : la difficulté était d'y arriver. Elle consistait en un trou carré, assez large pour qu'un homme y passât, mais trop étroit pour qu'avec lui on pût y placer une échelle. Il fallait donc y introduire ses jambes, puis laisser descendre doucement le corps en se suspendant à la force des poignets. Dans cette position d'acrobate, il ne s'agissait plus, en balottant ses pieds, que d'atteindre le premier des trois échelons qui précédaient le plancher. Si l'on parvenait à s'y mettre d'aplomb, on était sauvé, ou à peu près certain de ne pas tomber dans le trou du lest, placé immédiatement au-dessous; en un mot, cette entrée de chambre ressemblait fort à celle d'un piège à loup, ou, si vous aimez mieux, d'une oubliette.

Mais ici, comme en bien d'autres choses, il ne fallait pas s'en rapporter à l'apparence. Une fois dans la chambre, qu'éclairait une lampe malheureusement un peu fumeuse, je la trouvai bien plus grande que je ne

devais l'espérer, et mon lit, qui n'était autre que celui du capitaine, valait, quant au moelleux et l'ampleur, ceux des meilleurs paquebots. Ajoutez que le linge était blanc, ce qui me réconcilia tout-à-fait avec le *San-Antonio*.

Fatigué de l'insomnie de la nuit précédente et me croyant à l'abri des mosquitos, je voulus profiter immédiatement d'un aussi bon gîte. Je me couchai et, malgré le bruit de l'appareillage, je dormis jusqu'au jour.

La lumière n'entrait dans la chambre que par le trou qui servait à y descendre ; il en résultait que de cette chambre, comme du fonds d'un puits, on ne voyait qu'un petit coin du ciel, et ce ciel me parut du plus mauvais aspect : il était sombre, noir même, ne laissant pénétrer jusqu'à moi qu'une lueur blafarde, de celle qui, s'échappant entre de gros nuages, annonce un prochain orage. C'était d'un triste augure.

Cependant, il me semblait que l'air me manquait, ce que j'attribuais à la pesanteur de l'atmosphère. Le besoin de respirer me force à quitter mon lit pour me rapprocher de l'ouverture. Là, je vois que ce noir que je prenais pour un nuage était un coin de la voile qui s'était affaissée sur cette ouverture. En ce moment, le vent la déplaça et un rayon du soleil levant, qui éclairait la chambre entière, me remit en bonne humeur. Je m'habillai aussitôt, car j'avais hâte de monter sur le pont.

Cette montée n'était pas plus facile que la descente, et, là encore, il y avait, pour celui qui n'en avait pas l'habitude, chance de se rompre le col, ce dont je désirais me garer. Comme la réussite dépendait du début, ou du pied par lequel commençait l'ascension, je me fis donner, par le mousse, une leçon de montée, comme j'en avais pris une de descente, et je m'en tirai à souhait.

Une autre difficulté m'attendait : sorti du trou, il fallait poser le pied quelque part. Or, deux matelots couchés dormaient à droite et à gauche de l'entrée, et des agrès ou des corbeilles en obstruaient l'avant et l'arrière. Pour me tirer de ce mauvais pas, m'étendant sur un paquet de cordages, je me glissai entre les corbeilles, et j'arrivai ainsi jusqu'au monceau de paillassons qui, de ce moment, devint mon quartier-général.

J'appris du second que l'*Uva* était arrivé vers dix heures et qu'on avait levé l'ancre aussitôt. La nouvelle vendange avait été répartie dans tous les vides, de façon que, sauf un chemin d'un pied de large, ménagé de l'avant à l'arrière, non sur le pont, entièrement couvert, mais sur le versant du tas de nattes et sur les barriques, on avait si bien utilisé la place que, dans tout le navire, on n'aurait pas pu mettre un seul paquet de plus. La conséquence de ceci était que la ligne de flottaison se trouvant dépassée de beaucoup, le moindre coup de mer pouvait nous couler bas. Les précautions qu'on prend d'habitude, en France, en Angleterre et à peu près partout, contre de semblables accidents sont ici dédaignées : tout s'y fait à la grâce de Dieu. On part toujours, puis on arrive si l'on peut.

Il ne paraît pas qu'on mette plus de soin au choix ou à l'instruction des capitaines ; c'est l'armateur qui les choisit et qui les nomme. Il a même la faculté de se nommer lui-même, et tout propriétaire d'un bâtiment en prend le commandement, si tel est son bon plaisir, n'eût-il jamais été à la mer. C'était ainsi, comme je l'appris plus tard, que le capitaine Rodriguez s'était nommé et avait nommé son second : mais l'un et l'autre étaient marins.

Les nattes sur lesquelles je m'étais installé étaient

fort dures, mais elles formaient le point culminant du pont, et je dominais de là toutes les barriques, tous les melons, tous les paniers. Seulement, comme le tas se terminait en pain de sucre, il fallait s'y tenir couché et même, lors du roulis, s'y cramponner assez ferme pour ne pas rouler sur les corbeilles de raisins que quelques pampres garantissaient seules d'un choc malencontreux. C'était, d'ailleurs, le plus beau qu'on pût voir ; des grappes, qui semblaient du crû de la terre promise et du poids de plusieurs livres, offraient des grains d'un bleu pourpré qui, encore dans toute leur fraîcheur, présentaient un reflet argentin. Chacun de ces grains était gros comme une aveline. Il y avait aussi du raisin blanc et du jaune, mais il était moins beau.

Couverte de ces grappes et de ces pampres, notre mignonne embarcation semblait aller sacrifier à Bacchus. Le second pouvait assez bien faire un Silène, et, s'il nous manquait une Érigone, le dieu d'amour était représenté par un charmant petit blondin de huit ans, nommé Tony, qu'on avait mis là pour l'amariner et qui servait de second mousse.

Le mousse en chef était un vigoureux garçon de quatorze à quinze ans, qui joignait à ces fonctions celles non moins importantes de cuisinier.

A ce personnel, il faut ajouter un chat et un chien appelé Leone ou Lion, bien qu'il ressemblât à toute autre chose. C'était un jeune épagneul, à la fois le favori et le souffre-douleur de l'équipage, et qui m'avait fait le sien. Entre autres tours, celui qu'il se plaisait à me jouer était, lorsqu'il me voyait endormi sur mes nattes, de prendre sa course et de parcourir ma personne dans toute sa longueur, en commençant par les pieds et finissant par la tête. Je ne puis dire combien ce mauvais farceur de chien m'a agacé pendant la tra-

versée par cette espièglerie qu'il ne manquait pas de recommencer chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Le temps était beau, mais le vent faible. Nous avons fait peu de chemin pendant la nuit, et Santa-Pola, avec son château, ses maisons grises et sa campagne désolée, était toujours en vue. Le fait est qu'en ce moment le *San-Antonio*, ce grand marcheur, ne marchait pas. Ces balancelles, d'usage général sur les côtes d'Espagne, remontent peut-être aux Carthaginois et aux Égyptiens, car, nonobstant de certains avantages, il leur reste encore quelque chose de la navigation primitive. Elles portent au milieu un mât très-fort et peu élevé, supportant une énorme vergue et une voile latine gigantesque relativement à la grandeur du navire. C'est la manœuvre de cette immense voile qui nécessite de si nombreux équipages. En outre de cette grande voile, il y en a encore deux autres que supportent deux petits mâts placés aux extrémités du bâtiment. Ce genre de grément est favorable à la marche, mais il n'est pas sans dangers, et, dans le gros temps, sous peine de chavirer, il faut renoncer à la grande voile.

Le *San-Antonio* était dans toute sa fraîcheur : il sortait des mains du badigeonneur, et faisait son premier voyage en pleine mer, qui eut aussi été le dernier s'il avait été moins solide, ou, dans cet instant suprême, moins bien commandé.

Ce n'est pourtant pas l'effet qu'il me faisait pour l'heure. Un grand escogriffe, dont la mine farouche contrastait fort avec celle du capitaine, était toujours en contradiction avec lui. Le vieux Silène, remplissant les fonctions de second, était alors pris pour arbitre, et l'équipage, y compris le novice et le mousse, émettait son avis. Il semblait que le gouvernement du navire fut démocratique. Ceci m'inspirait assez peu de confiance :